

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 111

Artikel: Les trois peupliers du Geisberg
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257532>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les trois peupliers du Geisberg

En face de Wissembourg, sur la crête de ce Geisberg où nous fûmes victorieux en 1793 et vaincus en 1870, trois peupliers gigantesques étaient rangés côte à côte, comme trois sentinelles immobiles sur la frontière de la vieille France. Plantés sous Louis XIV, à l'époque de la réunion, ils étaient l'orgueil de la contrée. De tous les bouts de l'horizon, on voyait se détacher sur le ciel leurs silhouettes puissantes et sveltes, au sommet de cette douce colline que verdissaient les houblonnières et que dorment les blés mûrs.

Sur cette terre que le sang des nôtres avait déjà sacrée, la grande tourmente passa, jetant les morts de toutes parts, saccageant les riantes cultures, trouvant de balles les maisons. Puis, blessés enlevés, débris emportés, cadavres enterrés, la pluie leva les taches de sang, la charrie passa sur la glèbe, et les semailles nouvelles, fécondées par cette rosée rouge, couvrirent d'un manteau rajeuni, plus opulent et plus vert, les champs tragiques.

Au sommet de la colline, les trois peupliers géants se dressaient toujours, impassibles.

A leurs pieds, les Prussiens avaient enterré plusieurs des leurs et clos la sépulture d'une palissade provisoire. L'autorité militaire résolut d'acquérir ce terrain pour y élever un monument, un de ces monuments lourds et barbares dont l'Allemagne, tout étonnée encore de ses lauriers, mar-

que à chaque pas ses victoires, comme pour se prouver à elle-même, par des signes tangibles, qu'elle n'a pas rêvé ces choses extraordinaires.

De Wissembourg maintenant, les Allemands, arrivés par nuées en pays conquis, regardaient avec attendrissement les trois peupliers qui abritaient leurs guerriers.

Un envoyé du gouvernement vint trouver le propriétaire, M. Welté, et lui proposa d'acheter son champ. M. Welté répondit qu'il n'avait nulle envie de le vendre, qu'il respecterait la sépulture et continuerait à cultiver paisiblement le reste du carré, mais qu'il garderait sa terre et ses arbres. Le représentant de l'Empire eut beau insister, offrir une somme ronde, le propriétaire s'obstina dans sa décision. L'Allemand partit fâché, la menace à la bouche.

— Nous aurons quand même vos peupliers !

— Vous ne les aurez pas ! répondit l'Alsacien avec calme.

Un soir que M. Welté faisait au café sa partie de cartes habituelle, un ami survint :

— Vous savez la nouvelle ? Le Reichstag a voté une loi permettant à l'Empire d'acquérir d'office les propriétés où se trouvent des tombes militaires. Cela vous concerne, Welté ; on va vous exproprier, et vos beaux peupliers vont appartenir à la Prusse.

M. Welté avait déposé ses cartes. Il se fit apporter le journal, lut le débat de la Chambre allemande, puis, tranquillement :

— C'est égal, dit-il, ils ne les auront pas. Et il rentra chez lui plus tôt que de coutume.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le chef de gare de Wissembourg, levant

nuai à fatiguer le pauvre homme de mon stupide bavardage, qu'il écouta avec la même indulgente attention, jusqu'au moment où mon service m'appela auprès de mes hommes. Il me quitta alors et prit le chemin de son église.

Je visitai mes chevaux, et, le pansage terminé, je me mis à flâner par le village.

— Comment se nomme votre curé ? dis-je à un paysan.

— Monsieur, c'est l'abbé Baudry, me répondit-il ; un brave homme, allez ! et bien charitable quoiqu'il ait été rudement éprouvé. Il n'était pas fait pour rester comme ça, toute sa vie, curé de village, et on dit à la ville que c'est un des plus savants du diocèse. Mais il a eu deux orphelins à élever. Ils sont morts tous deux, et le curé n'a pas voulu que la mère fût séparée de la tombe de ses enfants ; il est resté parmi nous. C'est une vraie grâce pour le village ! Ce qui fait le mal des uns fait le bien des au-

par hasard les yeux vers le Geisberg, vit avec stupeur l'un des trois géants osciller tout à coup, chanceler comme un homme ivre et tomber lourdement à la renverse. Croyant à une hallucination, il resta pétrifié, regardant toujours. A son tour, le second peuplier oscilla, chancela, disparut. Le chef de gare se précipita chez le commandant de place donner l'alarme. Un officier partit aussitôt à cheval pour le Geisberg.

Mais, dès la sortie de la ville, il s'aperçut que le troisième peuplier gisait par terre comme les autres. Il monta cependant jusqu'au sommet.

M. Welté était là, regardant avec tristesse les trois géants étendus de tout leur long dans son champ, cadavres formidables et superbes encore, les trois vieux amis dont l'ombre avait abrité ses jeux d'enfant.

L'officier s'élança, furieux :

— Qu'avez-vous fait ? Abattez ces arbres magnifiques ! Pourquoi ? De quel droit ?

M. Welté releva la tête, et, tranquillement :

— De quel droit plutôt me demandez-vous des comptes ? Cette terre et ces peupliers sont encore à moi. J'en puis faire ce que je veux. J'ai juré que vous n'auriez pas mes arbres ; j'ai tenu parole.

L'officier ne trouva rien à répondre.

En vertu de la nouvelle loi, l'Etat prussien acquit la sépulture, et, faute de mieux, y plaça trois jeunes peupliers, dont les maigres baliveaux s'élevaient comme une ironie railleuse, à la place des trois géants plantés jadis en terre de France.

Ils restèrent, ceux-ci, longtemps, longtemps sur le sol humide, pourrissent sous la

très, conclut sentencieusement le vieux paysan.

Je le quittai en riant de son naïf égoïsme et je montai à l'église.

La porte était ouverte, j'entrai.

Dans un des coins les plus obscurs, le prêtre était agenouillé sur la dalle, sa tête blanche inclinée sur sa poitrine.

Sa sœur se courbait à quelques pas de lui sur un banc de bois.

A peine pouvait-on distinguer son vêtement sombre dans la demi-obscurité de la chapelle, mais on entendait par instants sangloter sa prière.

Les deux vieillards ne m'avaient pas entendu : je ne voulais pas les troubler, et, descendant les marches de l'église, je traversai le cimetière qui l'entourait.

Une tombe plus large et mieux entretenue que les autres attira mes regards.

Deux croix jumelles dominaient une sim-

Feuilleton du Pays du dimanche 5

Un Duel

par

Edouard Grimblot

J'étais ému et je maudissais l'intempérance de ma langue qui avait réveillé ces douloureux souvenirs, lorsque la sœur du curé entra, et, sans me regarder, dit quelques mots à l'oreille de son frère. Celui-ci pâlit et, jetant sa serviette sur la table, se leva, mais une réflexion le retint. Presque aussitôt, faisant un signe à sa sœur, il se rassit et reprit son entretien avec moi, mais en évitant soigneusement toute allusion à notre conversation précédente.

Mon incurable légèreté effaça bien vite l'émotion que j'avais éprouvée, et je conti-